



HYPERBOLE

Cité Vortex

Yan Kouton



Éditions QazaQ

Les Cosaques des Frontières

Présentation

Hyperbole se veut une réflexion/poème sur les mutations en cours dans l'espace urbain du Grand Paris. Un regard halluciné mais précis sur l'émergence d'une ville nouvelle sur l'ancienne. De là, une pensée sur le temps, sa finitude, alors que la ville est un espace presque éternel. Un espace aujourd'hui augmenté par les réseaux numériques qui se superposent au « réel ». Un réel dont les mutations nous percutent, nous enthousiasment, nous effraient.

Sur le fond, Hyperbole pose la question de notre existence éphémère dans un décor que l'on voit changer irrémédiablement. Cette impuissance face à une méta-ville qui nous échappe, que l'on ne finira jamais de connaître, signe notre condition individuelle et collective. Elle se poursuivra sans nous. Nous y sommes condamnés à la découverte, comme aux déplacements incessants. Happés par un rêve sans cesse modifié. Ce rêve, c'est le grand projet architectural dans lequel on évolue, dans lequel on avance, dans lequel on disparaît aussi. Il nous survivra.

Pour signifier cette désincarnation progressive, cet amour de la ville et cette mélancolie profonde, il fallait une forme narrative à cheval entre le roman/nouvelle et la poésie. Les réseaux de toute nature qui constituent la cité finissent par prendre le pas sur la chair et les âmes. Ces dernières s'effondrent alors peu à peu dans les profondeurs et les strates de ville accumulées. Elles ne sont plus que des traces qui nous interrogent sur le devenir, la fragilité de nos vies précipitées dans les temps nouveaux. La chute apparente des hommes, empruntant le chemin des cendres au milieu d'une mégalopole dévorante et sublime.

LIVRE

*On entre dans l'ère
d'un instinct révélé
d'éclats - même d'
enfance ignorée -
cette allure contrainte
et d'esquive mais sentir
ta main...*

Ici, au-delà de la
rivière citadine,
les mêmes dialogues
se tissent, à peine
rompus par l'
arrivée d'une rame.
Alors qu'affectés par
des arbres mouvants
sur la ligne, ils s'éteignent
un instant. Puis s'allument
à nouveau, comme posés
au-dessus des rives. Des
écorchures scandées,
une manière de blessures.
D'un versant de ta
personne, tout juste
découvert. Contre
l'indifférence
habituelle des
relations...Face aux
spectacles devenus
si familiers. De briques,
et d'échanges en pâture,
comme physique en mal-
traitance. Ce très sensuel
temps d'exil.

Je souffre moins qu'un autre. Et je suis sans doute facile à contenter. De beaux visages, un regard pénétrant, une belle tenue suffisent à éloigner la mauvaise humeur. Celui qui n'aime pas la mort ne peut rien voir de la magie de cette vie là. De cette ville.

Une hyperbole méta-cité.

Traversée de part en part. Transpercée par le jugement des siècles et par ses métros sans appel. Soumise à l'émotion sévère de travaux éclairs, surhumains.

La terre tremble, son horizon désert se couvre de mille couleurs. Ça grave et creuse pour l'avenir. Les voûtes souterraines, dont la hauteur tyrannique n'impressionne plus grand monde, s'apprêtent à faire l'histoire.

Les paysages expient. On se promène à la surface au milieu de profanes allusions, de murs peints à la bombe. De bâtiments qui expirent et renaissent.

Je respire un moment l'air embaumé de la rame. Et c'est grâce à la vue synthétique de ce vase clos, dont l'intensité absorbe toutes les secousses, que le mouvement du dessus m'emporte. Mille grues qui menacent le berceau d'un passé sous nos yeux.

Au milieu de ce trouble profond, de ce désordre qui envahit tous les quartiers que devient-on ?

Le temps nous compte et nous arrache. Il ne fait qu'embellir la ville.

Les ombres généreuses des futurs contours immenses ne sont encore que des illusions dévoreuses de bras. Déjà elles entraînent le peuple malgré lui dans un tourbillon cyclonique.

Je souffre moins qu'un autre. Et pourtant. Même dans sa violence, il ne reste de ce mal que de simples douleurs. Défaillances mortelles c'est possible. Mais ce n'est rien. Simple pénitence qui se dilue dans la scandaleuse accélération, sans conscience de nos éphémères présences, mais si belle.

Les visages ensevelis qui m'entourent sont pleins des cicatrices de la surface et des souvenirs déformés, transfigurés par les axes hésitants, retournés, déconnectés pour un temps.

Le fracas capital ressemble à une langue qui s'altère, que l'on ne reconnaît plus. Elle se reconstitue. Secrète, même pour elle-même.

Il y a le temps de la méditation. Cet homme noir en costume, concentré sur sa tablette.

Celui de la mélancolie. Une femme âgée, élégante, le charme musical de son violon, précieusement protégé.

Une allégorie mouvante. Un groupe énérvé dans la vélocité de sa fuite vers le chaos.

Il y a la volupté foudroyante de la jeunesse.

Cette humanité, hyper-sublime, prise dans le vacillement et le balancement cosmopolite. Ce mot perdu. Comme un soleil couchant.

On absorbe tout. Les miasmes du passé. Les parfums du futur. Les travaux partout paraissent ensanglanter les rues. La ville gratte ses plaies, en gestes pleins d'amorces et de force, retournant les mémoires.

On voit parfois à travers la vitre du tube, à l'arrêt dans une station, des types déguenillés, boitant et buvant. Ils monologuent. Apostrophent. Ils raniment un mal aux espérances toxiques. Pour ceux-là la mutation en cours n'a aucun sens. Elle ne retient pas leurs cris. Cette animalité de la misère ou de la culpabilité.

On absorbe tout. Le spectacle d'une phase terminale. Comme le tableau fatal de ces larges empreintes, une opération à cœur ouvert. Le corps de la ville livré aux bâtisseurs.

La passion fougueuse qui s'est emparée de ce territoire muté se lit parfois sur les traits que je croise. L'inquiétude s'épure, devient l'objet puis le vainqueur d'un avenir monstrueux, démesuré. La conscience s'aiguise et prend son parti le plus difficile. Désarmer la terre promise.

Cela contredit toutes les cartes. Tous les usages. Et ça file éclairé sous la terre. En l'absence de soleil, ce sont des LEDs qui nous guident. J'entre ainsi dans les détails de cet objet céleste au-dessus. La transfusion d'une lumière artificielle donne à nos yeux des éclats lunaires.

Ils se posent sur des écrans rétro-eclairés où défilent programmes immobiliers étranges et beaux. Hybridation extrême. Jours nouveaux de Paris qui dévore d'abord sa périphérie puis l'espace naturel si vite que cela fait trembler les âmes et les os.

Je repense soudain à cette phrase... « La poésie profonde et compliquée d'une vaste capitale ». Mais désormais il s'agit d'une autre entité. Encore plus vaste. Encore plus vorace.

Merveilleux, terrifiant fouillis de grues, trépons, poussières aussitôt aspirées. « A Night Like This » éloigne un peu l'assourdissant frottement de la machine sur ses rails.

Les gens très amoureux qui se lancent, devant moi, dans une vie d'incertain bonheur, sont-ils les singulières abréviations de ce qui se passe ? Ou sont-ils l'office nocturne d'une religion triste ? D'une religion morte.

Se dirigent-ils vers un de ces univers hantés ? Quartiers fades, fragments d'angoisse disposés, éjectés plutôt, qu'il s'agit désormais de coudre à la Prestigieuse. Ces villes hallucinées, violentes, seront demain territoires reliés méthodiquement.

Je souffre moins qu'un autre. Je me dis ça. J'abandonne juste, comme tout le monde, une ère fatiguée, son industrie résidu, presque fossile, qui prolifère en espaces perdus.

Les espaces que le Grand Paris se met en tête de retrouver. Qu'il exhume par blocs, futures gares, en une transition démente comme une bataille. C'est au-delà de la ville tentaculaire, de ses foules impénétrables. C'est la ville infinie. Dans laquelle se déplacent en mouvements incessants nos clartés menacées. Qui brûlent encore. Et se lancent à corps éperdus dans ces réseaux conquis.

Il y a cette femme, seule avec l'enfant qu'elle tient tendrement par l'épaule, une main posée sur son smartphone, comme pour lui signifier de ne pas sombrer dans les méandres virtuels.

Il y a trente mètres plus haut une avenue qui se cherche, qui apparaît à la vitesse d'un vol d'oiseau.

« Comme si l'oiseau s'envolait exprès ».

L'artère, à l'origine trop pure trop monotone, se couvre d'immeubles de très haute taille. Ils scintillent les jours de soleil. Dardant des rayons blancs, dorés, argentés. Légers, ils sont construits sur le vide, posés sur une dalle, sarcophage d'une voie ferrée. Les trains circulent toujours. Dans un tunnel à présent. Et sur des kilomètres. Chaque mois un nouveau squelette d'acier se dresse, puis est habillé progressivement d'une robe archi-technologique.

Je regarde les vêtements de cet homme, quinquagénaire aux cheveux longs grisonnants. Une allure étonnante. Celle d'un aristocrate défait. Pantalon de toile rose et sale. Veston souple orné d'un écusson improbable. Comme entre deux mondes.

J'essaie de lire dans le ciel de son rêve. Quel est son mal ? La ville aussi souffre de sa douleur sans jamais la comprendre. Elle se plie à des plans, des calculs savants. Elle s'érige comme ça. Comme on guérit les Dieux, sûrement.

Le silence ici ne peut être qu'intime. Provoqué en soi. Au creux d'une ombre intérieure. Ou d'un souvenir. Un territoire qui s'étoile, qui s'allume de toute part.

« Tu m'as revêtu de peau et de chair. Tu m'as tissé d'os et de nerfs ». Et voilà qu'elle s'étend. Qu'elle s'étend à n'en plus finir. Qu'elle accorde sa grâce ou

la mort. Plus vivante que les vivants. Immortelle. Ce qu'elle cache en son cœur, je le contemple.

« Je serais mort et aucun œil ne m'aurait vu ».

Je contemple ce qui repose dans la poussière. Sous nos pieds. La ville déserte, cimetière. Celle que la terreur assiège. Où l'on se traîne avec épouvante, comme chassé du monde. Des générations saisies par la ruine et la colère. Alors que, propulsés vers la lumière, les survivants n'ont d'autre destinée qu'une destination. Dépouille sublime écartelée. Postérité construite et coupable. Mais nul ne répond. Tout le monde se fraye un chemin.

Le souffle de son intelligence artificielle s'élève jusqu'aux cieux. Plus rien ne peut lui donner la réplique. Son agitation impossible à tenir.

Pris dans ses liens, les transgressions, son orgueil, on n'achève les jours à la hache. Le métro s'arrête net. Déployant toutes ses forces automatiques. Cela fait mal aux cervicales. Le déchirement dans les profondeurs de cette terre urbaine. Son territoire global finalement impénétrable pour les hommes. Plus grand que le Créateur lui-même, il prend la lumière dans ses mains. Éclate un rugissement. Il annonce un grondement. Puis un souffle presque sifflant. Le métro redémarre. Il peut à nouveau réduire l'espace, comme un signe de sa puissance mécanique supérieure.

Relier les organes vitaux d'un corps quasi astral. Sa raison démente, ses réseaux enchevêtrés qui font comme des jungles inextricables. Prêtes à s'enflammer.

Cette multitude qui se lève et se dirige vers les portes de la rame.

« Je ne crains pas les myriades de peuples ».

Ces peuples qui font corps avec les fragments merveilleux effaçant les ruines. Ces villes anciennes renversées. Elles ont péri pour toujours, à perpétuité.

L'enfantement reste sourd à leurs supplications, comme à leurs joies. Quand j'élève mes pensées vers ce nouveau sanctuaire mondial, je vois des entrepôts fossilisés dégueulant des carcasses de voitures thermiques, des bureaux consumés qui s'appesantissent le long d'une avenue transformée tronçon par tronçon, des hôtels miteux qui puent l'infidélité et l'échec, des terrains vagues envahis par les cris sourds et les machines abandonnées. Je vois aussi des Pullman en puissance, des laboratoires futuristes, des parcs électriques, des centres d'affaires comme des cristaux, et des résidences étranges, luxueuses mais froides.

Et toutes ces œuvres s'accomplissant en même temps. Cantiques nouveaux qui enlèvent nos dépouilles, les dévorent ou les élèvent. Sacrifices, offrandes, désirs assouvis, corps souffrants ou puissants qui se tournent vers les hauteurs construites.

Enfermés, en mouvement.

Je tente de me rappeler son nom dans tous les âges. Quand les flots de misères envahissaient la moindre ruelle, et que les explosions de violence étaient quotidiennes. Aujourd'hui l'ultra-violence fait trembler le sanctuaire ponctuellement. Et jamais au point de compromettre son intégrité insaisissable. Dès l'aube du matin, elle se remet en marche. Elle détourne les regards de ses péchés et sait rendre la joie dérobée à force de pénétrer espace disponible de son esprit omni présent.

Dans la crainte c'est toujours à elle que l'on se confie. A ses murs tourmentés. Elle recueille nos larmes et les inscrit dans son livre sans fin.

Je vais descendre dans trois stations, et voir retentir tous ses instruments jusqu'aux nues. Je la photographie jusqu'aux cieux depuis si longtemps. Ma vie n'y suffira pas. Sa langue est un glaive tranchant qui me tuera net. Elle se répand en outrages comme en victoires. J'y cherche sûrement un refuge à l'ombre de ses ailes.

Le tourbillon des allées et venues, de ces bruits hypnotiques – portes, sirènes, avertissements – me persécutent et m'enivrent en même temps.

Je me dirige vers cet ancien territoire industriel, saigné par les voies ferrées, longtemps marécage insalubre, raccordé de toute part, fractionné à l'excès. L'envie de m'y perdre.

« Qui me mènera à la ville forte ? »

L'envie de me vêtir de ce tissu urbain. De comprendre ces coupures comme des plaies béantes. D'imaginer cette usine de noir de fumée. La route de Paris vers les Flandres. Ces baraques art-déco. Ces vagues de constructions comme des secours ou des vanités. Ces marchés alimentaires. Toute une jeunesse. La dureté de son métal. La cité filmée par Godard, son regard situationniste.

...Trouver les traces de métal oui. De ce matériau de l'ancien monde. De cette métallurgie disparue. « Rien ne les tourmente jusqu'à la mort ». Comme frappée par la foudre. La violence est un vêtement qui a si l'on longtemps enveloppé ces lieux.

...Retrouver cette vie meilleure promise. Finalement pervertie. Les grands ensembles dont il reste l'aliénation. Et puis le temps qui s'agite et fait des prodiges. « Le sang aura alors du prix à ses yeux ».

Toucher du doigt ce que Shelomo Selinger a déposé là, comme un « rocher dans le désert ».

Et toute la nuit par un feu éclatant me nourrir de ces bureaux futuristes qui fleurissent en lotissements, comme des murailles. Ces flots abondants de l'avenir. La fin si lente du délabrement. Des implosions qui n'ont pas livré toute leur fureur. Mais qui retiennent au fond tant d'erreurs.

Habiter un peu la désindustrialisation. Toute la banlieue Nord contre son héritage. A la merci du glaive économique. Et puis cette mémoire presque intégralement effacée. Celle des usines disparues. Ne reste que les faits divers comme les prémices de ces temps saccadés, pixélisés. Une voix inconnue par des générations à présent. Elles ne savent rien. Des cris de joie vers Dieu. Et c'est tout.

Il y a cette face menaçante. Il y a ce que l'on évoque pour reconstituer. Sauver peut-être. Des correspondances, des tours transformées, des centres commerciaux hard discount. Et de nouvelles zones pour clientèles aisées. Tout cela mélangé. Utilisé comme le décor d'un film immense.

Je pense au souffle imperceptible de Selinger. A sa bataille contre la pierre. Pour la mémoire. A cet enfant juché sur une pile de cadavres. Souffrance souverainement élevée au-dessus de projets urbains, de friches transformées en quartiers de vie. Et comme une offrande, l'implantation des archives, pour faire régner l'éternel. Étrange paradoxe. Un peuple dont le cœur s'est égaré pourra ici retrouver du sens. Un espace public qui manifeste son salut entre pôles scientifiques et historiques. Des bâtiments gigantesques, éteints après un siècle, connectés au Bauhaus, qui renaissent ainsi.

Football américain, désert sans chemin de la religion, activité fiduciaire à Babcock, marketing et publicité, sécurité et nettoyage. Requalification, disparition des bidonvilles.

« Ils refondent une ville pour l'habiter ».

Qui me mène à la ville forte ? Toutes ces guerres sans cause que le Grand Paris, dans sa course de vitesse, essaie d'étouffer. Comme si la cité, retranchée dans sa mémoire en fuite, voulait tuer la langue mensongère. L'ombre a son déclin, mais elle, cette ville au milieu de la multitude, ne connaît jamais le silence.

Il y a ces photos de « la zone » qui me reviennent à l'esprit alors qu'une gamine rom souffle devant moi dans une trompette en plastique. Cette zone non aedificandi où se massaient, dans les ordures, habitants au-delà de la pauvreté.

Déjà il s'agissait de découpages, d'élargir les frontières et peut-être de se repentir. Pour toujours sacrificateur-rédempteur. A la manière d'un golem, de ses métamorphoses.

« Il boit au torrent pendant la marche. C'est pourquoi il triomphe ». Elle a beau être pleine de cadavres, elle est affermie pour l'éternité. La lumière s'élève même dans ses Ténèbres.

Station La Chapelle. Pas loin de cette route ancienne qui reliait Paris à Saint Denis. Le long de l'Estrée. Cette promesse qui rend la vie ou qui la confisque définitivement.

L'envie de voir les vitraux de Léon Zack. Sa peinture, comme une hyper-ville, surface mouvante qui évolue sous la « pression d'attractions mystérieuses ». Et les contours torturés d'un espace impossible à figurer. Aujourd'hui les espaces de La Chapelle sont traversés par des nuées qui ne font que suggérer l'infini spatial. Toujours les mots incroyables d'Harambourg. Une illusion d'optique vertigineuse. Jusqu'à l'explosion déclinant toutes les nationalités. Comme des apparitions moléculaires qui se fondent dans le corps évanescent de cette abstraction. Où tout frémit.

« Surface qui se dilate sous la pression des mutations ».

Elles disent la gloire d'un règne. Puis sa fin. Elles disent aussi l'abandon, proclament la puissance et la splendeur. Puis le déclin.

Mais la domination, décidément, subsistent dans tous les âges. Tout ce qu'il reste de l'ère industrielle. Des merveilles qui racontent la grandeur. Puis la fin. On peut suivre les infrastructures de fret ferroviaire. On proclame le souvenir du faisceau. De l'édification d'une halle métallique. Plateforme de chargement. Toujours une histoire de déplacement. De figurants aussi.

Le souvenir de cet immense ensemble de 1926, de son activité morte dans les années 90...Tous les desseins périssent. Les Messageries de l'Est sont donc rentrées en terre.

Deux décennies où cette grandeur s'est effondrée. La voici rattrapée par la vague. La sentence d'un avenir frénétique.

« De sa bouche sortent la connaissance et l'intelligence ». Elles cohabitent avec l'errance et les trafics. Et cette confusion des temps, des ordres et des discours ne délivre pas de la voie du mal. On s'enfonce dans des chemins ténébreux.

Car par ici on penche vers la mort, dans la voie des gens perdus, parachutés ou drogués, qui emploient des mots antédiluviens. Or par là, on fixe des panneaux solaires thermiques par centaines. On se love dans les innovations techniques.

La mégalopole nouvelle garde-t-elle des préceptes ?

A la manière de ces routes anciennes. Bruyantes et rétives. De ces murs et barrières. Dont il demeure des propylées, pour l'octroi. Tout se superpose ainsi. Et semble insensé. Les travaux fidèles et déments apportent la guérison et repoussent toujours plus loin les limites.

« Le champ que défriche le pauvre donne une nourriture abondante. Mais tel périt par défaut de justice. »

Cette recherche d'activités ludiques, d'une nouvelle économie, ces réhabilitations en chaîne comme pour corriger le plus juste, satisfaire l'appétit

féroce se mêlent et se heurtent à l'étalage de folie. Les machines foncent et creusent tant et plus. « Le ventre des méchants éprouve la disette ». Et voici le peuple dérouté. Personne n'est trompé. Tout se précipite contre tout. Il y a cette femme qui lit. Elle descend à Stalingrad. Elle enjambe peut-être le moyen-âge. Et se dirigera ensuite peut-être vers les Canaux, l'écosystème solidaire, « raisonné et durable », sur les bords du canal de l'Ourcq.

D'un côté la destruction – mais laquelle ? – de l'autre des lieux qui fédèrent et mutualisent. L'équilibre de la ville-géante traversée de toutes les énergies possibles imaginables est tenu.

« Tout travail procure l'abondance. Mais les paroles en l'air ne mènent qu'à la disette. »

Et ceux-là, en perdition au pied du métro, sont-ils les annonceurs de la méprise universelle ?

Cette ville-ci aux désirs infinis, aux envies quasi cosmiques, s'emporte entre colère et intelligence. Au milieu des insensés elle se montre à découvert, sans faiblir mais si fragile.

La notion de l'errance et toutes ces voies, qui parlent toutes d'un exil. Tout change si vite. Le poids et la balance justes sont à l'éternel. C'est-à-dire à la ville insatiable. Celle qui confia à Leonard de Vinci les premiers essais d'écluses sur l'Ourcq.

La matrice s'est toujours nourrie d'utilités et de loisirs. De ruines et de projets. Elle a toujours su recycler la mort. Le 104 était un lieu mortuaire. De vie aujourd'hui. Mais il arrive encore que des corps migrants jonchent les trottoirs environnants.

La reconversion est devenue un savoir-faire terriblement efficace. Et fascinant.

Un amoncellement d'architectures sauvées du désastre économique et de vaisseaux à la modernité fulgurante. Souvent dédiés à la culture. Dans un même lieu fonctionnent les stigmates du passé désintégré – c'est la voie de la mort – et les faveurs inouïes du futur – en général d'une beauté sidérante. C'est l'instruction d'un avenir, dans lequel apparaissent de foutus toxicos. Épaves qui se déplacent et coulent si aisément dans l'âme toujours restaurée de la cité monde.

Son développement massif jalonné par les réminiscences organisant l'espace. Indiquant avec précision les usages, les permissions. Et donc forcément les transgressions possibles. Cet éphémère qui rythme aussi les rues.

On efface pour réenchanter.

«Durant les années 50 et 60, l'automobile avait organisé le territoire à coup d'autoroutes et de voies rapides. Ces infrastructures constituent des obstacles et des séparations urbaines. Aujourd'hui la volonté de reconquête et de

réunification de territoires délaissés s'opère par la réparation de ces coupures qui leur redonne un goût d'urbanité. »

A mes côtés s'assoit un type qui répand la déglingue de Stalingrad. Tout plein du vacarme du dessus. Son abréviation mentale tranche avec l'assurance lumineuse de la jeune fille en face. Rien ne transgresse les figures de la population qui arbore la gloire et la défaite de l'immensité. Celle qui se dissimule sous la végétalisation, les coulées vertes, les promenades intimes et complexes. Contre les paysages engagés, qui font mal parler la ville, selon les termes de Mallarmé. Ce long viaduc, la monotonie carcérale sous la ligne. Un sol maudit, terre-plein central à fuir, qui deviendra un souvenir. «Lieu d'asphalte » transformé en désir.

Loin de la déchetterie, de ces squares miteux, de ces carrefours embouteillés, de l'état actuel qui a le tort de prétendre à l'exil. Cette lumière c'est un souhait. Celui de la métamorphose. Des plans d'investissement, de la circulation supprimée. Comme si l'art couronner enfin la misère passée. Suprême alibi. Ou regard sur la cité dont l'extension met fin aux dérèglements. La mesure des changements à venir. Leur acceptation tacite. Nous ne sommes qu'un feuillage et des sons perdus dans cette nature artificielle qui s'évapore en secrets. Paris-Nord c'est la mémoire. L'apparition d'une foule toute neuve. Une esthétique intelligente où bifurquent la souffrance, les pierres nulles, le désordre. Alchimie peu glorieuse et dangereuse.

La rue, son espoir virginal qui éloigne les relents de la désuétude. Dans le suicide de la pauvreté, la musique industrielle, les mondes éventés. La beauté y gagne. Les lieux sacrés se succèdent. Le foncier devient de l'or. Plus proche de la pensée, de l'émotion. L'abolition du geste. Les fantômes on les voit déjà. Dans la transformation, il semble confronter à des murs invisibles. Au gré des stations. Moins que des rats. Pour se rassurer on se dit que ce sont des « drames d'exception».

On pense aux façades technologiques qui n'excluent plus la forêt. Elle est hors-sol, faute d'histoire. Même si ce n'est peut-être pas si simple. Toutes ces illusions spacieuses, des loisirs des appartements des bureaux, font jaillir de nouveaux murmures et reformatent le cerveau urbain. Cela offre le luxe de pouvoir hanter les cauchemars anciens et cela fait de l'hommage un habitat recherché. La jonction s'opère. Et les friches, entrepôts défoncés du temps révolu sont valorisés, illuminés, réaffectés. Un autre commencement, pour chaque génération.

Si l'immortalité a un visage, c'est bien celui-là. Toutes ces mains pensantes qui érigent, font et défont. Parfois l'espace d'une vie.

« Il fut un âge d'or où les usages et les classes sociales se côtoyaient dans les mêmes lieux. Quand l'urbanisme apparut en tant que science et art d'aménager les villes il sembla opportun de séparer les fonctions, comme

habiter et travailler, pour des raisons de salubrité et d'efficacité. Depuis quelques années ce zoning est remis en cause à l'échelle urbaine.

Maître d'ouvrage et architecte tentent aujourd'hui de réunir au sein d'un bâtiment unique des programmes divers, tels des bureaux et des logements. »

Le fruit des crises subies. Les krachs, le crack, l'ivresse au point de ne plus suivre le poème infini. Tel un oracle qui dessine l'espace de ces combinaisons intemporelles. Faisant mieux que la mélodie, que n'importe quel verbiage.

Les vies posées là, qui se consomment, emportent l'arrêt, ne sont que des irrptions résumant un paysage disparu aussitôt apparu. Je me souviens de cette voiture sur le toit, fumante près de la gare du Nord. De ces brasseries, dépouilles subtiles, des dealers et de leurs rites autodestructeurs cadencés sur les départs. Sur l'asphalte indifférent ou exaspéré.

« Pourvu qu'on porte la solitude. »

La menace dissipée, comme un phénomène historique sans cesse recommencé. Et qui mène à l'ombre les lignes impures et les dangers. L'âme de la mégalopole. Le prestige de son inspiration sans limite.

Quelques phrases par exception parviennent à ralentir le rythme. Jetées sur les murs, mieux que le silence. Mieux que les vestiges, devenus présentables. Elles parlent de désintéressement. Face à la divination. Elles s'attardent, incarnent dans les détails la confrontation. Et rétablissent sous le ciel une aube humaine. De l'homme en blanc aux géants de Ménilmontant. Une expérience « esthétique et culturelle ». Souterrains, couloirs, verrières, façades extérieures se livrent à l'art. Avant de basculer dans le commerce. Comme si l'interrogation visuelle devait d'abord se fixer pour que le pacte puisse sortir de terre. Et que le paysage soit enfin compris.

L'hydre a souhaité que rien ne soit vain. Comme « béni par la sécurité de l'effort ». Ces fonctions que l'on découvre, en sillonnant son immensité, se développent comme des neurones se reconnectent. Reculant l'épreuve jusqu'aux confins imaginables.

« La ville a mis en place le grand projet de renouvellement urbain (GPRU) qui concerne onze sites de la ceinture parisienne. L'objectif est d'améliorer la qualité de vie, par la requalification de l'habitat et de l'espace public, mais aussi par des actions de développement économique et social. Pour certains secteurs l'atténuation des nuisances du périphérique est primordiale.

Ces actions sont menées au quotidien, tout en anticipant des aménagements à moyen terme. En parallèle, la ville développe le projet d'une ligne de tramway sur les boulevards maréchaux, le futur T3. »

L'éblouissant rail continu qui est bien plus qu'un tour de la ville. C'est une nouvelle destruction d'enceinte. C'est une nouvelle trace de l'extension qui

dure au-delà de la vie jusqu'à l'éclatement. Un art consacré de la foule. Refusant dans un mouvement souverain de mourir. Et tout lui indique qu'elle a raison. Malgré l'évidence. Parce qu'elle baigne dans une atmosphère neuve.

De ces immeubles impossibles à détacher d'un alignement commun, le fruit des annexions et du glacis – ces termes guerriers -, il ne restait qu'une surcharge architecturale, des ruptures, des prolongements ignorés. De ces déversoirs populaires on a pu faire des hôpitaux temporaires. Des zones de quarantaine pour malades infectieux. Relégués sur les bastions.

Là, variole, diphtérie, choléra pouvaient être traités. Puis les bâtiments brûlés et reconstruits le long de boulevards et d'avenues.

A la souffrance, qui demeure comme une tradition – hôpitaux géants toujours en refuge ultime – s'ajoute à présent l'attractivité. Le Nord-Est enclavé, rongé par la maladie, se métamorphose. Icône veillée. Bureaux, parcs d'affaires, centres commerciaux, logements, équipements publics sont littéralement soufflés de terre.

Un Paris, univers en expansion, chargé de divulguer les tables d'une loi qui se mesure en fragments. En accessoires humains. Et dont le sens se meut en permanence et qui dispose de tout. Même et surtout de l'oubli. On en tire une énergie folle. Où triomphe le désespoir comme ces bâtiments qui tutoient le ciel. Ce désespoir qui réclame des allusions toujours plus importantes, toujours plus rapides. Et proclamant l'ivresse pour tous les citadins.

Ils appartiennent à ce déploiement, ces concessions définitives, ces travaux publics, ces lignes radiales qui renouvellent l'inconscient, les caractères initiaux du mystère. Ils se mirent dans l'intégralité des infrastructures, et leurs poursuites secrètes. Parmi les marges et jusqu'au cœur de l'incandescence.

Fantasme d'ingénieur et d'architecte. « Comme le poète a sa divulgation », la technique a son rêve absolu. Son pacte avec la beauté. Un nouvel Évangile. Sous la forme d'une gare Rosa Parks, d'un pôle majeur de développement, de vies en correspondance, en rénovation accélérée.

Un Évangile immensurablement modifié. A jauger l'envergure qui s'élabore comme avant une ère. C'est ainsi que s'achèvent la gêne et le malaise d'un territoire sans objet. Livré aux hasards foudroyants des crises.

Ainsi s'élève par une force propre toutes ces combinaisons pour l'essor extraordinaire. Réseaux de communications qui n'étaient que des cris inarticulés et qui deviennent l'intelligence incarnée.

Elle instaure la foule. Sa rumeur contre le tombeau retrouvé. Tous ces itinéraires desservant l'ancienne nudité de lieux qui déclament désormais la liturgie ultra-urbaine. Ses panneaux solaires, ses toitures végétalisées. Espaces environnée de prestige et de design. Dans la succession d'intuitions supérieures. Toujours plus éloignées. Et en même temps toujours plus proches. Le développement

régulier humain est à ce prix. Le glissement du paysage urbain également. 35 000 âmes sont attendues entre les portes de La Chapelle et la Villette.

L'envergure glisse elle-même vers l'improbable. La superficie, son total, équivalent spirituellement à tout. On s'entre-dévore. On fonctionne indéfectiblement. On gît dans le séjour des édifices. Du vacarme gradué ou soudain. Si près de la dispersion ou de l'hyper-densité. Il y a du sortilège dans cet univers.

Avant même les lois, aussi fugitives que l'instant, elle est l'institution la plus haute, et grave ses rituelles dans la pierre et la chair. Catalyseur hypertrophié, elle démontre que la « boucle formée par la Seine, les canaux Saint-Denis et Saint-Martin, intègre la banlieue dans un même schéma d'organisation. L'extension de Paris n'est pas nécessairement radiocentrique. »

Tous ces gens, dans le tube, comme une richesse qui essuie la poussière, se rappellent péniblement. Les décors, les grands faits divers géolocalisés. On les veut immortels. Spectacles, hantise, assistance, bonheur. On soigne la réticence à grands coups de trésors pour la postérité. L'éternité abstraite et généreuse.

Je n'ai pas assez de présomption pour espérer. Mais je devine que l'on touchera une autre matière. Ces territoires deviendront une étoffe autrement plus belle. Finis la pensée industrielle et ses gestes si réguliers, ses bruits insupportables, ses masses dangereuses.

Ma station de départ ne ressemble plus à rien. Tout est capitonné. Enfermé derrière des plaques blanches en acier et très hautes. Elles sont destinées à réduire les nuisances sonores. Peu à peu, le terrain se couvre d'engins dantesques qui font trembler le sol. Ils façonnent un nouveau paysage et d'autres fins. Par succession de temps et d'histoires. Contraires les uns aux autres. Dans quelques années cela deviendra le point de départ de notre naissance.

Toutes les constructions d'une ville pour le dessein de les refaire d'une autre façon. De les rendre toujours plus accessibles. On jette par terre l'apparence dans laquelle nous avons vécu. On la renverse. On réforme ainsi les corps. L'intimité de nos ordres établis.

L'algèbre des modernes se déploie sous mes yeux. Sans considération des figures. Le respect juste des imaginations. Le béton craché à plein régime. Les trépan, leur constante et bruyante résolution, si distinctement déterminés, deviennent effrayants. Ils creusent des fondations si profondes que seules les mathématiques ne s'émeuvent pas.

D'abord les règles d'arithmétique. Pour concevoir ce nouveau dessein. On s'accoutume peu à peu à ce désordre inouï. D'une beauté sidérante. On le

pratique comme un animal délogé, traqué sans concevoir l'objet qui sort de terre. Aux forceps.

L'esprit déraciné provisoirement. Amas de plusieurs expériences. De plusieurs vies parfois. Cette violence nous projette comme des objets tournoyants. Pour conjurer certains marchent toujours le plus droit possible. Pour de faibles raisons. Ils arriveront au moins quelque part.

L'espace est devenu lui-même l'objet des géomètres, qui délimitent un corps continu.

Largeur

Hauteur

Profondeur

C'est un endroit qui ne connaît aucun répit depuis des années. Sans cesse transposé, métamorphosé. Voué aux démonstrations, aux transports, à la grandeur.

Il y a l'incertain. Des êtres si distants comme des erreurs de calcul. Ils ne désirent rien. Ils s'abstiennent. Traces de chaos aussi confuses qu'un danger inconnu. Plusieurs mondes semblent apparaître à mesure que l'on retourne la terre.

Les sons, les odeurs, les autres qualités de ce terrain ultime – no man's land entre le cœur, le cerveau et le départ – vont changer.

Les machines mordent la terre et impriment une autre mémoire. Distribuant de nouveaux usages. L'invention d'une infinité d'artifices et de possibilités. Grâce au big circular metro dont l'esprit souffle déjà sur nos vies. Autant de sujets à faillir. De nouvelles adresses. D'occasions de bâtir encore. D'étendre toujours plus et de s'éloigner si fort et si vite de tout repère ancien. De ces deux lignes en rocade. Petite et grande ceinture. De ces lignes de tramway. Du métro essentiellement radial – 2 Nord et 2 Sud – de ces rocades avortées en proche banlieue. Déjà les villes nouvelles.

Tout cela ressemble à un mouvement cosmique. Des rayons et des orbites. Du matériel maillant les liaisons radiales. Et ces noms comme des astres. Meteor, Orbitale, Orbival, Métrophérique.

Un univers en expansion. Son cœur et son polycentrisme. Ses multiples réseaux connexes – métros, TER, Transiliens, tramways – qui dessinent un monde souterrain et l'unité de la surface.

Au fur et à mesure que la force augmente, qu'elle devient presque incontrôlable, mon propre changement – je vieillis – modifie aussi la substance claire que j'avais de moi-même. La vision claire que j'avais de la ville s'éparpille.

Des cercles assemblés qui paraissent confus, des rayons réfléchis et des figures humaines. Des géomètres qui mesurent sans toujours trouver la base qui leur

manque. Et moi devant ce tableau de Pollock j'observe comment s'unit ce qui percute le soleil et d'autres étoiles.

Aucune apparence de la vérité dans ces paramètres. Juste la grande force et la prospérité économique, comme une grande explosion. Un poème épique. Une œuvre de Dante.

Sans doute amaigri par la pénitence, je suis tout entier à l'intérieur de la ville infinie. De ses contrats de développement territorial. Toutes ces vies ainsi déposées, à l'image de la Femme Assise, à Créteil, qui semble déjà perdue dans son quartier monofonctionnel. Érigé, comme une première vague de gigantisme, pour tenter, déjà, d'absorber la déflagration humaine. L'architecture contemporaine déposa, elle, de splendides bâtiments amiantés. Des objets qui s'éveillaient alors à ce monde à peine sorti des limbes. On les reconnaît à leur socle/bloc. À leurs œuvres d'art qui osaient montrer l'impensable.

Le désarroi de cette ville morcelée. Sa lutte contre le temps. À l'image de ses murs rideaux, appuyés, étage par étage sur un squelette fixe. L'isolement d'une ville sui generis construite autour de Paris, cette intensité urbaine prônant la séparation des fonctions. Alors que le tissu craque et se reconstitue, jouant avec les infrastructures, les disparités. Le monumental perdu dans les interfaces.

L'étrange proximité des voies de communication comme des saignées avec ces équipements méga-structurants qui bouleversent l'ordre ancien et qui se mêlent aux minorités ethniques, aux espaces résiduels écrasés désormais entre la mémoire – cette glorification – et l'hyper-modernité.

Nous sommes tous des individus post-industriels. Des terrains d'expérimentation. Des opérations d'aménagement. Des quartiers anciens qui tentent de se reconnecter. Des zones blanches sillonnées de réseaux intimes et d'échanges. Territoires de vitalité urbaine et de souffrances. En pleine recomposition. Des êtres dont le patrimoine disparaît progressivement.

La phrase infinie d'un chantier aux airs d'oraison. La folie passée... Il n'en reste que des cadavres. Parfois gravement pollués, que nous voyons sous nos yeux ressusciter. Et définir un futur, en espace mutant.

Bureaux modernes

Friches ferroviaires

Anciens logements ouvriers

L'héritage de l'industrie et du travail qui subsiste comme un fait historique. Avec ses prolongements, ses grandes entreprises, son marché CIFA. Ce Rungis de la fringue où 12 000 commerçants viennent chaque semaine s'approvisionner en vêtements et accessoires. Là où autrefois fonctionnait un site sidérurgique. Paroles de Caïn, après son meurtre. Le créateur de la civilisation. Celui de la

mégapole aujourd'hui. Cette ville-monde dont les anges anciens - Tour La Villette, les Mercuriales, la Tour Pleyel, Concorde Lafayette – sont des protomartyrs divaguant à ses portes.

Des portes où régnait la décrépitude. Où règnent aujourd'hui le Millénaire, les lignes circulaires et les Clusters qui font venir à l'extrémité Nord de ce corps un sang extrême oriental. Paris Asia Business Center, en bordure de Charles de Gaulle, consacré notamment aux énergies renouvelables, valant mille siècles d'argent. Et du commerce international, des bureaux, immenses, des hôtels. Un lieu qui proclame, sur les décombres de l'industrie ancienne, la vitalité du commerce franco-asiatique.

Devant ces bouts de tisons fumants, devant les colères passés, s'érige ce qui ressemble à une résurrection. Le grand jour diffus de nos dénominations. Puis de nos défaites. Ses teintes apaisées, comme une après-guerre. Le malheur est bien « ce trésor qu'on déterre ». Cette part de ciel transformée en race de ville. En Europacity. Genèse de ce nouveau monde. Avec de l'or, du verre et du feu dans la voix. Du jeu, du sport, de la culture, de la nourriture. Des périphéries moins glaciales, leur orgueil vaincu qui déclame un avenir délié. Des stations en espace traversant et des carrefours autrefois manufacturiers, aujourd'hui puissants quartiers d'affaires.

Dans les entrailles du chantier, chaque jour des scènes d'ouvriers, des réunions. Du béton coulé censé noyer l'incertitude et recouvrir le passé. La déconstruction est l'antichambre de la réincarnation. Des usines il reste des objets qui ne seront jamais connectés. Paris Nord était une usine immense. D'elle, de ses déchets, de son existence, on tire des objets fétiches. Du mobilier et des œuvres d'art qui diront la mémoire. Répandeurs de baumes. Déposés, exposés comme autant de traces. L'eau dormante de la ville morte.

« Monte contre ce pays et détruis-le ». Entre la Porte de la Chapelle et le canal de l'Ourq c'est exactement ce qui se passe. Des secteurs sont libérés, détruits puis rendus aux infrastructures historiques. Dans ce mouvement de transformation qui préfigure la métropole de demain. Ces nouveaux quartiers mixtes, ces édifices emblématiques, ces dessertes ultra-modernes. Tout cela requalifie l'espace urbain et souffle aux oreilles du peuple. Celui qui était sur la muraille et qui s'enfonce à présent sous la terre.

Cet évangile pris dans un faisceau ferroviaire et bordé par des immeubles. Nouvelle trame viaire et paysagère comme une phrase inédite. Écrite pour accompagner le développement.

« Ce n'est pas le séjour des morts qui te loue. Ce n'est pas la mort qui te célèbre. Le vivant. Le vivant, c'est celui-là qui te loue ». Cet éternel peut sauver. Parce qu'il fait résonner tous les jours de l'Histoire. Ces quartiers, comme d'autres avant eux, perdront une part de mixité sociale. Mais poseront les bases d'une

nouvelle représentation populaire. En superposant ce Paris mort de l'industrie au souffle inouï de l'intelligence. Une ville à la dimension des cieux.

Dans les bruits, les vibrations, les émissions de poussière. Les vies, des bagatelles à recoudre tant bien que mal. Le fardeau des territoires pollués ou dangereux transformé en parc linéaire. Cette boucle bleue qui relie la Seine-Saint-Denis à Paris.

Ce que l'on vit est difficile à comprendre encore. Tant de villes ont été englouties, d'autres réduites. Tant de nuisances ont été exportées. Des cimetières, des HLM, des infrastructures de transport.

Aujourd'hui, il est question de continuité du tissu urbain, de quartiers intercommunaux, de couvertures du boulevard périphérique – comme pour guérir des plaies – et de transports transversaux. De banlieue à banlieue.

Il est question d'antagonisme à réduire. De l'île de la Cité aux contours de l'autoroute de l'A86. Plus qu'une seule mégalopole. Et pour y parvenir des canalisateurs, des poseurs de voies ferrées, des conducteurs d'engins. Et voilà que s'érige brusquement, à la suite d'Hausmann et des villes nouvelles, la 3^{ème} révolution au miaulement rude et technologique. Ces galeries souterraines qui poussent l'audace jusqu'à bouleverser l'ordre et le temps.

C'est une histoire presque sans visage. Qui voudrait ignorer tout sentiment. C'est une histoire sans regrets ni révoltes. Dont les signes en surface semblent maîtrisés. Alors qu'ils dévorent la terre à pleines mâchoires. Qu'ils pulvérisent comme jamais.

Comme un cheval s'élançait au combat. La ville globale redistribue le commandement économique, regroupe des fonctions, rassemble des infrastructures, polarise des flux. Marchandises, capitaux, informations, humains. Elle s'érige en superville. Et nous sommes transformés en spectateurs, dans l'attente de l'événement. Que l'on saisit comme le sien.

Un système global comme un choc qui accélère le temps. Et recycle à tour de bras les espaces déjà urbanisés. Ces vieux centres commerciaux, ces bureaux vides. L'efficacité économique n'est rien sans l'émotion. Et toujours la fonction mémoire, qui semble dévolue à ces territoires industriels. Le passé arraché tout meurtri aux mains de la crise. Et que l'on interroge à travers d'immenses et sublimes bâtiments comme pour se venger de lui.

Cette concentration massive de nos informations, cette reconfiguration de la ville en un monstre de nouvelles technologies, dessinent de nouvelles géographies. Que j'explore, entraîné sous terre pour rentrer dans la forteresse. Cette bête à l'intérieur de frontières qu'elle dévore pourtant. Qu'elle finira peut-être par ignorer. Entraînée par la passion qui la domine, elle lutte pour ne pas se déconnecter de son origine. Ces lieux où s'exposent ses racines, ses liens et

données d'anciennes stratégies. La concentration de ses ressources désormais inutiles.

Ma ville majeure se transforme et conduit sans dédommagement ces fantômes en habits vieux et déchirés vers la mort. Alors que des citoyens inédits, hypermobiles, s'imposent et se déplacent parmi tant de secrets. Ce qui s'est passé est partout présent. Sillonnant l'unité infra-nationale, ils inaugurent leur nouvelle localisation territoriale. L'éclat d'une grande naissance. Les pleurs purement superflus. Les joies qui conviennent aux lendemains de guerre.

Des hurlements descendent de la surface vers les profondeurs, vers les tombes souterraines. Alors que les esprits dansent pour soutenir cette guerre. Que des bandes traversent comme des fantômes. Joyeuses et armées. Se déplaçant et diffusant la ville dangereuse au milieu des paysages densifiés. Elles se battent, n'attendent rien de ce tissu urbain qui ne cesse plus de s'étendre. De se régénérer.

Alors que l'humain, parfois, semble se fragmenter, se rétracter. Perdu dans cette nouvelle polarité métropolitaine. La cité, elle, s'envole et s'unit. Laisant derrière elle les squelettes affreux, les lieux désolés.

« Voici ma chair encore. »

Celle qui heurte le malheur des infortunés, qui domine aussi leurs jeux et leurs contradictions. Dans cette négation tout est plaisir. Et puis tout s'éclipse. La ville ne jouit pas. Elle se construit sur la vie des zoniers. Elle assainit, ce qui veut tout dire.

Il faut bien les faire disparaître ces zones, ces traces de villages et ces limites matérielles qui séparent. Et contracter de nouveaux liens.

Dans ce fougueux voyage, qui ne craint pas les morts, tout semble fuir. Sous haute surveillance. Tous ces mouvements de sols, de bâtiments, sont comme un tremblement de terre. Mais rien ne s'effondrera. Le cortège technologique, qui ressemble à la cavale blanche d'un hôpital, veille sur ce corps urbain en réanimation. Il le sauvera. Et lancera au loin l'écho de sa vie.

« L'airain funèbre et les chants maudits... Tout se tait. »

Comme réduit en miette par les tunneliers. Les luttes semblent prendre corps. Cet effet retard des révoltes hurle un cantique qui résonne de station en station.

Métro-front Populaire, symbole désormais d'un aménagement stupéfiant. J'ai arpenté ce mail piéton en granit, son parvis et son grand jardin d'eau.

Le raccordement des villes de la première couronne s'effectue bel et bien. Le métro s'enfonce toujours plus profondément en banlieue.

« À bride abattue, il court... »

E d'un seul coup il fait sauter serrures et verrous.

Il achète l'honneur et la victoire de tous les morts. Tous ceux qui n'auront connu que les revers. Jamais les succès.

L'ancienne occupation industrielle, après tant de combats, se couvrent de programmes et d'activités. On laisse les guerriers rejoignent de nouveaux paysages.

Ils dessinent de nouvelles centralités, embrasant les terreurs et les anciens temples de la logistique. Celle du monde ancien. Calberson pouvait faire construire l'un des plus grands bâtiments de Paris. Une tour couchée à la gloire de la route. Hérissée de panneaux indicateurs. Signalant ce qui deviendrait un no mans land. A l'image du quartier MacDonald, périurbain et proche de périr.

C'est que cette idée, celle d'une économie où les réseaux étaient routiers, composés de rampes, de voies et de quais connectés aux réseaux ferroviaires et à d'autres routes, est mort en l'état.

Le trône subsiste pourtant de génération en génération. D'un métro à l'autre, ce que l'on abandonne pour de longues années fini toujours par renaître. En morceau de ville, avec ses logements, ses bureaux, ses commerces et équipements publics. L'expression d'autres réseaux.

Les 80 mètres de large de la tour couchée sont éventrées. La lumière passe. Des cours intérieures et des patios répandent cet éclat d'airain poli.

Tandis que la continuité horizontale de 617 mètres est conservée comme une fresque du travail.

Alors que la toponymie relève des femmes de combats. Comme le symbole d'un éternel qui parle.

Le bâtiment est fendu en deux, par une épée semble-t-il. « Les autels seront dévastés, les statues seront brisées et je ferai trembler vos morts devant vos idoles. »

Césaria Evora, Rosa Parks, Susan Sontag pour délimiter et identifier ces hauts lieux d'un futur aux ouvrages anéantis. Elles se chargeront des voies au milieu des foules bruyantes. Quand ce territoire sera dévoré par les activités.

« La ruine s'enfuit. Elle cherche le salut. »

Les anciens n'ont plus de conseils. Seulement des adresses. Alors que chacun aura son instrument de destruction à la main.

Toutes ces choses qui sont l'économie à venir. La ville devient un objet connecté. Un big data. Un transmedia qui ne cesse de se géolocaliser. D'augmenter sa réalité. D'exploser en réseaux sociaux et en multi-screens.

Les transgressions, ces coupures comme des plaies saignantes, sont suturées. Les frontières physiques sont effacées. La continuité urbaine garantie. La rue des Fillettes est prolongée. Et les terrains de jeux pour graffeurs, tous ces magasins généraux, deviennent des temples culturels. On voudrait seulement qu'ils ne rendent pas le gage. Qu'ils n'oublient pas de lever les yeux au ciel. Et d'y voir ce qui est nu. Cette vérité entre un homme et un autre. Cette chose qui ressemble à l'étrange proximité du métro. Où les histoires s'entrechoquent. Sans bourreaux. Ni victimes.

Je repense à cet article d'Anne-Lise Carol qui s'interroge sur le nombre de vies auxquels les bâtiments ont droit. De ce point de vue, ils sont supérieurs aux êtres humains. Ainsi le « grenier de Paris » devenu agence de publicité, une factory tertiaire. Sait-on encore que les céréales nécessaires à la population étaient toutes acheminées ici par voie fluviale ?

Et quand bien même le saurait-il, a-t-on jamais perçu le changement inouï qui se joue là ? Entre tous ces murs ressuscités. Ces « constructions monstres » rendues à la vie. Plus belles que jamais. Icônes architecturales. Gestes forts, autant de mouvements fantastiques de rapprochement temporel et géographique.

Le désert des peuples, ces individus perdus qui prophétisaient les drogues, cette conduite mauvaise, se couvre à présent d'immeubles. A l'image de la ZAC Claude Bernard, de ces 9 bâtiments côté Boulevard MacDonald et de ces 2 bâtiments sur le quai de la Charente. Ils exterminent la nuit et frappent toute chair qui refuse d'avancer.

Alors les espaces publics sont requalifiés, le cadre de vie est amélioré. A la hache. Dans des proportions inédites.

Passage Boris Vian, arcades de la Goutte d'Or, la tranchée des voies ferrées de la gare du Nord et l'ancien entrepôt Ordener.

Et même si l'on ne voit pas s'accomplir ce que l'on imagine, à main forte et à bras tendu, se répand la fureur du changement. La ville s'aiguise pour massacrer l'amertume dans l'âme. Elle est polie pour étinceler. Nous sommes des scories voyageant à la vitesse de cette lumière.

Cette ville poreuse se conçoit comme un organisme vivant. Composé d'eau, de tissus, de végétation. Elle semble courir après les crises. Comme aspirée dans un vortex. La structure spatiale, son imaginaire, nous happe.

Elle est hantée par la mobilité, les relations biotiques et l'énergie. Hantée aussi par les dépôts de l'histoire et par tous ces langages architecturaux.

« Au milieu des eaux, tes pierres, ton bois et ta poussière. »

On n'entend plus que le bruit des chantiers. Comme des chants à la beauté presque mythologique. Comme autant de notes indiquant des lieux.

Les six routes, la cité des cosmonautes, le bâtiment abandonné de la Tour Entrepose, des rues pavillonnaires, le tissu faubourien du boulevard Pasteur, le Moulin Fayvon.

Des endroits reconfigurés en ville durable. Là où les espaces verts à l'abandon plongeaient dans l'insécurité et la circulation automobile semblait le seul horizon du franchissement.

Sur les débris viennent se poser de nouveaux quartiers, dont l'esthétique s'inscrit dans l'histoire ou dans un avenir dénué de tout référent.

Là on s'inspire des docks et des entrepôts du 19^{ème} siècle. Brique, bois, métal pour dire le passé. Le lire ou l'ensevelir. Là on répand le futur, on réveille brutalement des territoires frappés de langueur.

Il existe une autre voie. Quelque part entre le passé comme décor et l'utilitarisme de l'avenir. Elle suit la pente du jeu, du divertissement. Des lieux séduisants qui s'idéalisent sur les traces d'une époque révolue.

Ainsi à l'alignement des immeubles le long d'avenues bordées d'arbres, la hauteur égale, les façades rythmées par les ornements et les balcons filants, s'ajoutent les territoires hybrides. Que l'on arpente le cœur gros. Sans trop savoir pourquoi. Ou plutôt si. Ils nous rappellent que ces rues ont plus de 10 siècles. Cette permanence est vertigineuse. Cette accumulation de monuments est écrasante.

« Tu mourras, s'il revient de son péché. Mais il vivra à cause de cela. »

A l'origine populaire et en friches, Paris Nord-Est vise la mixité sociale, à marche forcée. Des habitants se posent là, au milieu de nouveaux pôles d'activités tertiaires, artisanales, commerciales.

La ville a été prise. Elle nous prend. La bouche ouverte et muet devant l'ampleur de son territoire métropolitain. L'industrie s'évapore dans les éco-quartiers. Où des hôpitaux géants sont érigés. A l'endroit même où chimie, parachimie, métallurgie, électricité, électronique, automobile façonnaient un pôle surpuissant. Qui a fini pour pourrir et mourir.

L'impression qu'un peuple urbain a décidé de se soigner de cette lèpre industrielle. Celle qui réduisait ce pays en solitude et désert.

Il y a les fêtes solennelles. Le souvenir de ces maillages sous-dimensionnés. Avec un axe unique qui n'offrait qu'un accès sacrifié. Une ville obsolète et lente. Et tous ces équipements publics si difficiles à gérer.

Alors on lance des schémas directeurs de requalification. Vortex, appel d'air, appel d'offre. A la surface tout se met à bouger. Sous la terre, on ouvre des sépulcres. On crée des tunnels, des entrées, des sorties.

« Rapproche-les l'un de l'autre pour en former une seule pièce, en sorte qu'elles soient unies dans ta main. »

En attendant, elle roule aveugle vers son rassemblement. Vers l'alliance éternelle qui placerait son sanctuaire au milieu de nous, pour toujours.

Quand je me suis enfoncé dans ses profondeurs tout à l'heure, j'ai aperçu ce type allongé sur le trottoir. Il laissait la neige l'ensevelir.

Sans doute peut-on s'en moquer. Il y a des asiles pour ça. C'est le prix à payer pour l'espace libre, pour cette mégastructure contingente. La force absolue de sa volonté. Sous speed.

Ses banlieues souvenirs, ses portes anciennes aux parvis rénovés. La forme d'une chose nouvelle que l'on découvre, sans pouvoir la mesurer. Ça c'est terminé. Elle nous échappe. On est censé y trouver tout notre bonheur. Mais ses caractéristiques, ses particularités, ses couleurs et ses parfums nous échappe. On s'y perd seulement. D'une façon si arbitraire.

Le parc Georges-Valbon est le fruit de ce genre de requalification. Il remplaça l'un des plus grands bidonvilles de l'époque. La Campa. Dans lequel vivaient, dans le plus grand dénuement dit-on, des centaines de familles. Il reçoit aujourd'hui des millions de visiteurs chaque année. Préfigurant la grande réconciliation des territoires nord.

Ce paysage totalement artificiel, vallons, coteaux, lacs, belvédères, est né sur un terrain agricole et sur les cendres de la misère.

On a pu le comparer à une « friche poétique ». Une zone-parc protégée mais sans lien avec ce qui l'entoure. Une utopie donc. Un simple rêve gardant son secret. Incapable en lui-même de transformer le réel. L'idée de construire sur ces bords a germé. De lui inventer des coutures. De l'honorer de gratte-ciel, d'immeubles de belle taille et de lieux d'activité.

La Courneuve, Stains, Saint-Denis, Gargè-Lès-Gonesse, Le Bourget et Dugny se verraient propulsées plus loin que New-York. Elles seraient dotées d'un Central Park. L'une des plus belles signatures du Grand Paris Multipolaire. Voilà le songe, comme Le fer, enfin battu et forgé.

Il aura fallu plus de 200 ans pour que les cicatrices des bombardements qui frappèrent Paris et sa banlieue nord au XIXème siècle, commencent à s'effacer doucement. Des territoires lacérés par la guerre puis par l'industrie, les infrastructures autoroutières et ferroviaires.

« C'est lui qui délivre et qui sauve, qui opère des signes et des prodiges. » Et des galeries marchandes aussi. Tout cela arraché à la terre par des machines qui rongent et brident le sous-sol. Quelque chose d'épouvantable et d'extraordinairement fort. Alors on porte les yeux sur ce projet monumental. Pas certain de lui survivre.

On s'y tient comme le long d'un fleuve géant. On le voit s'élever puis déborder. On se laisse emporter. On s'y noie.

Vers la plus belle des villes.

Les dépouilles et les richesses. Des projets contre les forteresses. Le pouvoir de l'image contre les mauvais desseins – la délinquance ressemble à la guerre avec cette armée nombreuse de banlieusards qui livrent les hyper-urbains. Les différentes strates du territoire créatif nord-parisien - l'upperground, l'underground, le middleground – sont comme des remèdes.

Autant de tiers-lieux pour un tiers état de plus en plus visible.

Vers la ville productive du XXIème siècle.

Toutes ces articulations fines avec les tissus préexistants. Ces réseaux d'avenues et ces trames végétalisées. Ces voiles de béton perforé, presque une dentelle. Quelque chose de biomorphique. L'énergie des déplacements...Les passagers du Grand Paris Express.

La ville oublie celui qui l'a faite. Même s'il a bâti des palais. Elle immole ses victimes. Érige de la grandeur et de l'iniquité. De telles beautés aussi. Nous sommes tous la proie de ses mâchoires. Elles nous jettent dans de nouveaux systèmes. Sortes d'incubateurs. Nos vies futures on dit ça. De nouveaux cycles contre les paroles vaines. Autant de déchets que l'on doit recycler. Comme nos vies. On écrit ça. L'architecture embellie les friches. Et nos vies. On voit ça. Elle conclue des alliances avec le bois, le plâtre, le métal. Elle amorce l'économie circulaire.

Nos vies comme de l'écume à la surface, qui s'enfonce sous leurs autels.

Cette méta-ville, je crois bien qu'elle est en train de tuer l'esprit du propriétaire. Elle va devenir trop immense. Trop dominatrice. On ne pourra que la partager. Dans les sillons de nos activités. Elle fera périr toute velléité de possession.

Elle nous enseigne ses voies. L'arbitre de nos mémoires, de nos santés comme de nos marches. Aux jours de son éternité. Toutes ces strates, en usines disparues, en château rasés, en HLM, en bidonvilles, font comme un infini. Poussant des cris de joie, comme s'il bouffait déjà les habitants dans leur repaire. Annulant aussi un présent toujours modifié.

Un temps redessiné. Une ville reconstruite sur la ville. Une troisième révolution. Cet effet dopant est comme un premier jour. Il se livre comme une rupture. C'est incroyablement douloureux et libérateur.

Il y a ces travaux préparatoires, ces déplacements de réseaux souterrains, ces déviations, ces démolitions et défrichements, ces diagnostics archéologiques.

Passons de l'autre côté de la ville. Saisi de frayeur et d'étonnement par cette époque qui commande même au vent et à l'eau. Je sais que toutes les gares

de ce futur pressé par la foule seront flanquées d'un Paulownia Tomentosa. Cet arbre impérial chinois qui deviendra alors le témoin de la ville-monde. Attentive au rythme de la nature. Une forêt pérenne apparaîtra qui sera, dit-on, la mémoire de cette transformation.

Aux côtés du monstre urbain, l'évasion végétale et ses équipements temporaires, innovants. Elle redistribue l'acte de construire. Elle le réinvente peut-être. Et l'on comprend que l'Ouest de la mégapole sera affecté à l'imaginaire. Cette chose qui percute l'hyper-fonctionnalisme.

Nous quittons le Nord, et ses nouvelles fonctions vitales, sa mémoire renouvelée sur le passé industriel. On ne fait pas table rase du passé. On peut même avoir de la peine à se retirer de lui. On peut l'agiter avec violence. Le vénérer. Le haïr. Le déterrer. Se plonger dans les principes du mouvement Moderne, dans ceux de la Charte d'Athènes. On peut faire tout cela. On peut découvrir la Fontaine de Yaacov Agam. Sa couleur, sa lumière, le rythme de l'eau et les illusions d'optique. Et de la défense de Paris au Sans Titre de Guillaume Bottazzi se perdre dans un immense musée à ciel ouvert qui préfigure ce que sera la rue demain.

La foule, comme l'eau glisse en cascade, se déversera dans les courbes et contre-courbes d'une fontaine des Corolles. Sur fond d'architecture, les couleurs éclatantes du spectre solaire inventent un personnage et même une histoire. Celle qui s'écrit sur le paysage urbain soufflé.

On pense alors au Monstre de Moretti. Cette œuvre en perpétuelle évolution, aujourd'hui dans les sous-sols de la dalle de La Défense, où les espaces inexploités sont de véritables cathédrales souterraines.

Des morceaux de cité perdus entre les voies du RER et du métro, au milieu des autoroutes urbaines et de toutes ces galeries techniques et parkings. Et qui se débattent comme autant de vestiges inoccupés, se jouant des limites comme de l'équilibre. Elles semblent désintégrer l'architecture mais abritent dans leurs entrailles des œuvres d'art, dans l'éloignement de ce qui se passe. Comme des lieux du corps. Ce corps caché, fruit d'une chirurgie fantastique. Dans cette ville explosée on se déplace au travers de messages codés. D'une réalité encore largement invisible, que l'on ne perçoit pas. Mais qui fascine et ensorcelle déjà.

Avec ses millions de mètres carrés de bureaux, ses sièges sociaux de multinationales et ses témoignages artistiques disséminés, La Défense est un plein chantier et bruisse d'opérations phares. De nouvelles gares, de nouveaux groupes, des travaux de terrassement gigantesques pour des projets aux relents poétiques – gare de la folie, tour des jardins de l'arche.

Les affaires bientôt seront noyées – ou dissimulées – parmi les lieux culturels, les loisirs, la vie étudiante. Cette peau neuve se traduit par de nouvelles tours connectées à la biomasse – skylight, One -, des immeubles et des logements sociaux au pied de la Grande Arche.

« Mais si quelqu'un marche pendant la nuit, il bronche parce que la lumière n'est pas en lui ».

Mais n'est-il pas écrit dans ce quartier : vous êtes des Dieux.

Même si l'émergence de ce monde frôle parfois la perte. Les panneaux des parois doivent atteindre des quais situés à plus de 50 mètres de profondeur. Aux limites des possibilités techniques, ils plongeront à plus de 70 mètres. Une profondeur où la géologie avec des sables, des marnes et argiles vertes, est peu connue. Les sols seront donc congelés. Un bouclier de terre congelée sera ainsi créé sur près de deux mètres d'épaisseur et plusieurs mètres de diamètre, au moyen d'un réseau de tubes de refroidissement de 1700 mètres de long.

« Vous savez où je vais et vous en savez le chemin. »

Des mois durant une saumure a circulé à moins de 35 degrés afin de geler les sols.

L'avenir ici s'écrit dans le froid et les entrailles de la terre. Puis dans le ciel. Vers lequel s'élancent des tours spectaculaires, liées entre elles, à la dalle, qui s'insèrent harmonieusement au lieu d'être isolées comme autrefois. Des immeubles enlacés, leur silhouette mouvante et leurs structures renouvelées comme des peaux.

Ces rues qui émergent, où s'enchevêtrent les projets, sont comme une parole authentique sur la ville et l'architecture. Dans laquelle aucune vérité n'est possible. Chaque lieu, chaque espace sera sujet à des appropriations multiples et contradictoires.

Et si l'objectif est de faire de nos vies une œuvre. Une œuvre que l'on ne croirait pas si on vous la racontait. Alors c'est réussi. Il faut l'imaginer ce lieu à 35 mètres sous terre, que l'on recherche dans l'imaginaire en tâtonnant. Alors qu'il se matérialise déjà. Des camions et des pelleuses circulent dans un sous-sol en ébullition. 70 000 tonnes qui doivent faire l'objet d'un transfert de charge pour supporter le poids d'un monde intérieur. Un monde qui nous accordera un nouveau territoire. Tant de lieux à explorer. Tant d'espaces à espérer. Saintes promesses, de grâces assurées à tous ceux qui auront survécu.

« Ainsi prends garde qu'il ne vous arrive pas ce qui est dit dans les prophètes. »

On reste désespérément attaché à la surface. A la lumière suivante. Pourtant la vie éternelle on la conquiert en creusant des trous d'une taille hallucinante. On se déplacera éclairé par une lumière permanente. Une lumière qui aura renoncé à des choses vaines. Pour se tourner vers ce Dieu vivant qu'est la cité.

Pour s'élever, il faut toujours renforcer l'ouvrage existant. Enfoncer des piles loin dans le sol.

« O homme, je vois que la navigation ne se fera pas sans péril et sans beaucoup de dommages, non seulement pour la cargaison et pour le navire, mais encore pour nos personnes. »

Il y a bien ces locataires en HLM, ces propriétaires modestes expropriés pour faire place aux nouveaux quartiers construits autour des stations de métro. Mais les bâtiments voués à la démolition seront remplacés. Les nouvelles constructions seront reliées au centre de Paris en 20 minutes.

« En conséquence, la méga-cité ne résiste pas à la vision céleste. »

J'ai subsisté jusqu'à ce jour, rendant témoignage, sans m'écarter en rien de ce que les architectes ont déclaré devoir arriver. Alors je voyage et je vois. Et je dis. Je meurs aussi.

Je meurs au milieu de tout ce qui se construit. Je perdrai tout. Forcément. A l'exception de ces liens. De ces paroles de vérité aux frontons des immeubles.

Devenir méta-urbain. S'agripper à ce rythme. En recueillir la violence. En recevoir les soins. La côtoyer avec peine. Avec joie. Ne plus retenir le temps qui s'écoule et m'échappe. Car bientôt nous serons tous un vent léger qui se déplacera en se croyant maître de son dessein.

Ne pas en faire l'aveu
Se mettre plutôt
A verser de l'eau

Regarder les rues
Se noyer comme ça

Ayant marché ainsi
Entendre encore
Le bruit de ses pas
Légèrement traînants
Sur le sol pavé

Ne jamais rien renier
Le croire du moins
Parce qu'on demeure
Un quartier parmi
Tant d'errances
Observées

Compter les occasions
De chute – savoir
De quoi l'on parle -
Et questionner
Pourtant ces murs
Que l'on croyait
Éternels- alors
Qu'ils doivent aussi
Quitter ce monde



